

marche forcée vers la ville rebelle et Louis XI venait de consommer à Péronne l'odieuse trahison qui livrait ses infortunées dupes à la colère forenée du Téméraire. Les Liégeois montrèrent, dans ces suprêmes combats, une obstination farouche et un admirable mépris de la mort. Ecrasés à la bataille de Lantin, ils arrêtaient pendant huit jours encore, derrière leurs remparts en ruine, les quarante mille soldats que Louis XI et le duc Charles lançaient à la curée de la malheureuse cité. Ils donnèrent, chaque soir, des preuves d'héroïsme aussi belles que l'ultime sortie de Sainte-Walburge tant célébrée par notre littérature. A la surprise nocturne tentée par Jean de Wilde le 27 octobre dans le faubourg Saint-Léonard, la victoire fut bien près de sourire aux assiégés. Humbercourt lui-même, le captif libéré de Tongres, parjure à la parole donnée au chevaleresque Jean de Wilde, fut blessé, et le jour seul, révélant le petit nombre des assaillants, rendit courage aux Bourguignons et permit à ceux-ci de reprendre le dessus. La déroute des Liégeois s'acheva par une perte irréparable pour eux : Jean de Wilde, leur meilleur capitaine, frappé à mort, succomba le lendemain, laissant à ses lieutenants Vincent de Bueren et Gosuin de Streel le commandement des derniers défenseurs de la Cité. L'acte final de la résistance, le fameux épisode des Six cents Franchimontois, n'a pas besoin d'être longuement raconté ici ; l'enseignement l'a assez popularisé et M. Kurth en a encore récemment donné un récit émouvant et coloré dans son beau livre sur la *Cité de Liège au Moyen-Age* (t. III, pp. 320 à 327).

* * *

Quelles sont les sources qui nous permettent de connaître d'une façon si précise les événements dramatiques de la plus lugubre période de l'histoire de notre Cité ?

Nous avons conservé un grand nombre de chroniques de ce temps et on en trouvera une description très complète dans le travail de M. S. Bormans, intitulé *Liégeois et Bourguignons*, déjà signalé précédemment.

Avant tous autres, il faut citer les mémoires de PHILIPPE DE COMMINES. Celui-ci assista à la fameuse attaque, car attaché à la cour de Charles le Téméraire, il couchait dans la chambre du duc, avec deux autres gentilshommes, pendant la nuit du 29 octobre 1468. Ses mémoires furent rédigés de 1488 à 1493, c'est à dire plus de vingt ans après la guerre, mais l'extrême péril qui mit un instant en danger sa propre vie et celle des deux grands monarques qu'il accompagnait dut laisser dans le cerveau de cet homme

jeune et intelligent une vision indélébile. Son récit est la déposition d'un témoin oculaire et désintéressé et doit donc être le plus digne de foi.

Il y avait parmi l'armée ducale, un noble hennuyer, nommé JEAN sire DE HAYNIN et de Louvignies (1), qui notait, jour par jour, tous les incidents des campagnes guerrières auxquelles il participait et qui fut aussi présent au sac de Liège. Les mémoires de cet officier sincère et naïf sont aussi une source de premier ordre. Il ne donne de l'attaque de Sainte-Walburge qu'un récit assez court, qui est vraisemblablement la version que les chefs de l'armée ordonnèrent de répandre le lendemain. Car de Haynin rapporte qu'il n'y eut que quatorze Liégeois tués à Sainte-Walburge et que les autres assaillants se sauvèrent. Ce petit nombre de victimes paraît bien invraisemblable, si l'on songe à l'espace restreint et aux effectifs des combattants. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que nous voyons ce chroniqueur se faire l'écho fidèle des rapports répandus par les commandants de l'armée bourguignonne. D'après lui, le duc n'aurait perdu que douze à quatorze hommes d'armes et cent à deux cents archers dans la sanglante sortie de la porte Saint-Léonard, qui faillit cependant se terminer en déroute pour les ennemis de la Cité. Or, le légat Onufrius, le témoin le plus désintéressé et le plus clairvoyant, évalue les pertes de Charles le Téméraire dans ce combat à plus de huit cents hommes. Seulement, quand les Bourguignons furent maîtres du terrain, ils jetèrent aussitôt dans la Meuse presque tous les cadavres de leurs propres soldats et étalèrent avec ostentation les corps inanimés des Liégeois fauchés par la bataille. De sorte que le lendemain ceux qui, comme Haynin, n'avaient pas pris part à l'affaire, purent admirer le spectacle réconfortant des prouesses de leurs amis et constater qu'ils conservaient toute la faveur du Dieu des armées !

C'est avec les mêmes réserves qu'il faut lire les relations d'ANTOINE DE LOISEY et de JEAN DE MARSILLES, autres officiers de l'armée ducale. Le premier écrivit le 3 novembre une lettre au président de Bourgogne où il raconte la destruction de Liège. Le second gentilhomme était un des échansons de Charles le

(1) Notre collaborateur D. BROUWERS a publié une édition définitive de la chronique de Jean de Haynin dans la collection in-8° des Bibliophiles liégeois, Liège, Cormaux, 1905 et 1906. — Voy. comptes rendus ci-dessus, t. XIV (1906), 105, et XV (1907), 128.

Téméraire qui envoya, le 8 novembre, à ses sœurs demeurant à Dijon, le récit des horreurs auxquelles il venait d'assister. L'une et l'autre lettres signalent très brièvement l'épisode de Sainte-Walburge. Quant à OLIVIER DE LA MARCHE, l'homme de confiance du duc Charles, il ne consacre, dans ses mémoires, que deux courts chapitres aux affaires de Liège.

A côté des soldats, il y a les témoignages des gens d'église. Parmi ceux-ci il faut citer avant tous ADRIEN D'OUDENBOSCH, un moine de Saint-Laurent, qui assista à la chute de la malheureuse cité et qui multipliait les démarches pour apaiser le courroux du vainqueur au moment même où les Liégeois épuisaient les derniers moyens de résistance. C'était un protégé du sire de Humbercourt et il parle d'abondance de son puissant tuteur. Ces sentiments ne le rendent pas toujours équitable pour ses infortunés concitoyens ; néanmoins, par les menus et curieux détails qu'il nous a conservés, sa relation est une des meilleures sources pour la connaissance de ces temps de malheur.

HENRI van der Heyden ou DE MÉRICA était prieur du couvent de Bethléem, près de Louvain, en l'année 1468. Il entendit le récit du sac de Liège que lui firent divers témoins oculaires, des clercs qui échappèrent au massacre et à l'incendie, et qui vinrent demander asile à son monastère. Il composa, d'après ces dépositions, une œuvre déclamatoire intitulée *De cladibus Leodiensium* (1), où il ne cache pas ses sympathies pour les bourreaux de la Cité ; l'histoire et la vérité y sont souvent sacrifiées au profit de la déclamation et de la flatterie. C'est sous le même titre (2) que THIERRI PAUWELS (*Theodoricus Pauli*) a arrangé, avec la même emphase de rhéteur, les confidences que lui fit un homme d'armes de l'armée ducale, nommé Jacques Deyn, qui accompagnait le Téméraire dans sa dernière expédition contre les Liégeois. On trouve, néanmoins quelque fois, dans les phrases hyperboliques de ces deux ardents partisans de la Bourgogne, des détails inconnus des autres chroniqueurs.

Mais parmi toutes ces relations de gens d'église, l'œuvre la plus instructive, la plus digne de foi, la mieux ordonnée, ce sont les mémoires du légat ONUFRIUS. Nous avons déjà parlé de la mis-

(1) M. le chanoine S. Balau vient de donner une édition critique définitive du manuscrit de H. de Merica dans le tome I de ses *Chroniques liégeoises*, Bruxelles, 1913, in-4°. — Voy. compte rendu ci-dessus t. XXII (1914), p. 107.

(2) Cette chronique est publiée par de Ram.

sion conciliatrice dont ce prélat avait été chargé par le pape et des efforts admirables qu'il prodigua pour éviter à la Cité de Liège le sort cruel de Dinant. Comme tous les conciliateurs sincères, il fut également suspecté par les violents des deux partis adverses et quand il revint à Rome, il fut très mal accueilli par le souverain pontife. Cette disgrâce abrégua ses jours, mais il eut le temps, avant de mourir, d'écrire un mémoire justificatif, dont le manuscrit a été retrouvé il n'y a pas longtemps. La relation d'Onufrius est de l'histoire vécue et racontée par un homme d'une haute intelligence, d'une grande probité et d'une scrupuleuse impartialité (1). C'est la meilleure source que nous possédions pour l'époque qui nous occupe. Mais Onufrius n'était plus à Liège lorsqu'eut lieu l'expédition des Franchimontois. Il avait quitté la Cité aussitôt après la défaite de Lantin, en compagnie de Louis de Bourbon et du bourgmestre Amel de Velroux ; il se trouvait à Maestricht lorsque Liège fut détruite par les mercenaires de Charles le Téméraire, et il n'assista donc pas aux terribles événements des derniers jours d'octobre 1468.

* * *

Comme le lecteur aura pu le constater, Philippe de Commines est en réalité le seul témoin direct qui ait assisté au fameux coup de main des Franchimontois. Sa déposition a donc une importance prépondérante et il faut de très sérieuses raisons pour en contester la véracité.

Joseph Demarteau a cru trouver ces raisons dans le fait que Commines est le seul qui cite les Franchimontois comme auteurs de l'attaque nocturne du camp de Sainte-Walburge, alors que tous les autres chroniqueurs parlent des Liégeois. Mais dans la recherche de la vérité, aussi bien en histoire que dans les enquêtes judiciaires, c'est la qualité et non la quantité des témoins qui doit entraîner notre conviction. Aussi bien, on ne peut pas plus opposer le terme Liégeois, qui s'applique à l'ensemble de tous les habitants de la principauté, au terme Franchimontois, qui désigne une partie de la patrie liégeoise, qu'on ne pourrait contester aux Liégeois de notre temps la qualité de Belges. C'est

(1) L'œuvre d'Onufrius nous était, avant la découverte du manuscrit original, indirectement connue par les poèmes d'Angèle de Viterbe et l'écrit de Mathias Herbenus que le cardinal romain avait chargés d'éclairer l'opinion publique sur sa mission à Liège par un grand poème épique, ainsi que par les écrits du cardinal Piccolomini qui avait eu sous les yeux l'œuvre même d'Onufrius.

pourquoi Jos. Demarteau est forcé, pour achever sa démonstration, de recourir au procédé aussi vieux que commode de la suspension du témoin. Commines, dit-il, est un menteur et un trompeur, qui nous a maintes fois égarés. Mais son contradicteur néglige cette chose pourtant essentielle, de montrer pour quels motifs et dans quel intérêt le chroniqueur français aurait privé les Liégeois de la gloire de ce fait d'armes, au bénéfice de quelques paysans de Franchimont, dont il ignorait probablement l'existence avant son arrivée dans notre pays ? Aussi longtemps que cette démonstration n'est pas faite, la relation de Philippe de Commines garde toute sa valeur. Ainsi l'ont d'ailleurs pensé les éminents historiens dont je rappelais tantôt les noms.

Le travail de M. l'abbé Coenen a fort ingénieusement tourné cette grave difficulté. Ce dernier admet l'entière bonne foi de Commines, mais soutient que cet écrivain s'est mépris sur le sens du mot Franchimontois. Dans la bouche des Liégeois d'alors, ce terme désigne non pas les habitants du marquisat, mais les exilés de Liège qui avaient cherché un asile dans les étroites vallées et les vastes forêts de cette pittoresque région. Ces exilés, après la bataille de Brusthem, se sont enfuis dans les forêts des Ardennes, en France, et dans les bois touffus qui bordent l'Ourthe moyenne, endroit connu sous le nom de Rivage. Ils sont rentrés à Liège, par surprise, le 9 septembre 1468 et il est incontestable que ce sont eux qui ont supporté tout l'effort des dernières luttes contre le Téméraire. Ce sont eux qu'Adrien d'Oudenbosch désigne, dans trois passages, par les mots *illi de Franchimont et illi de Rivagion*, c'est à dire ceux de Franchimont et ceux du Rivage.

Les textes invoqués par M. l'abbé Coenen sont loin de confirmer comme il le prétend, cette identification. Tous les chroniqueurs sont au contraire d'accord pour dire que les bannis dont le retour provoqua la ruine de Liège venaient de France. Ceux-ci n'étaient pas très nombreux, quelques centaines au plus, mais leur audace rallia tous les adversaires des Bourguignons : les bandes pillardes des couleuvriniers du comté de Looz, les malheureux qui avaient trouvé asile près des populations très liégeophiles du Franchimont et du Rivage, et les gens de Franchimont, de Sprimont et d'Esneux qui suivirent incontestablement leurs hôtes dans la Cité.

L'hypothèse de M. Coenen est, d'ailleurs, invraisemblable pour plusieurs raisons. Elle suppose que des milliers de proscrits avaient occupé, après la bataille de Brusthem, les forêts des environs de Spa et d'Esneux, ce qui est impossible, car ces contrées très sté-

riles, privées de voies de communication, étaient incapables de nourrir pendant de longs mois un nombre aussi considérable d'étrangers. Aussi bien, des receveurs bourguignons, escortés de deux ou trois hommes d'armes seulement, purent opérer dans le Franchimont pendant le premier semestre de 1468, ce qu'ils n'auraient pas osé faire si les bannis avaient imposé par leur nombre, leur domination sur ce canton éloigné du domaine liégeois. Il ne faut pas oublier enfin que la forteresse de Franchimont restait dans les mains des loyalistes. C'est assez douteux également qu'on se soit servi à Liège des termes Franchimontois et Rivageois pour désigner les proscrits, alors que le peuple leur avait déjà donné d'autres surnoms : Compagnons de la Verdure, Couleuvriniers et surtout *Francs Liégeois*. Et il nous paraît que la thèse de M. Coenen eût été présentée d'une manière plus plausible s'il avait conjecturé simplement que Commines avait confondu les vocables si consonants de « Franchimontois » et de « Francs Liégeois ».

En réalité, il faut faire une distinction bien nette entre les quelques centaines de bannis, les meneurs du mouvement révolutionnaire qui avaient fui jusqu'en France et en Lorraine la vindicte bourguignonne, et les bandes beaucoup plus nombreuses des pauvres gens, moins compromis, qui désertaient la ville à la moindre alerte, mais qui s'empressaient de rentrer aussitôt que l'oppression des vainqueurs se faisait moins implacable. J'ai peine à croire que le vulgaire ait pu donner un nom d'origine à ces rassemblements temporaires, comme il l'avait fait pour les bannis de France, les « Français » qu'on trouve ainsi désignés et dans les chroniqueurs et dans certains comptes de receveurs bourguignons. La distinction que je fais est au surplus établie par un texte diplomatique rapporté par Onufrius et par Adrien d'Oudenbosch et dont l'importance démonstrative a échappé à M. l'abbé Coenen. Lorsque les Liégeois, de nouveau insurgés, supplièrent Louis de Bourbon de faire la paix avec eux et demandèrent à leur prince ses conditions ; celui-ci exigea trois choses : 1° Les exilés sortiront de la Cité et se rendront sans armes, soit à Aix-la-Chapelle, soit à Reckheim ; 2° Tous ceux du pays de Liège qui s'étaient joints à eux retourneront tranquillement chez eux ; 3° Tous ceux de la Cité viendront hors des murs et déposeront entre les mains de l'évêque les étendards et les armes qu'ils avaient repris. Le premier article de ce projet de pacification ne peut vraiment s'accorder avec l'hypothèse de milliers de proscrits soutenue par M. l'abbé

Coenen, car Louis de Bourbon n'aurait pu raisonnablement imposer à tant de gens une résidence dans des villes complètement indépendantes de son pouvoir, comme l'étaient Aix-la-Chapelle et Reckeim. Le second affirme l'assistance apportée à la Cité par des habitants du plat pays, et M. Coenen lui-même a prouvé que ce secours ne pouvait plus venir ni de la Hesbaye, ni du comté de Looz, ni du quartier du Condroz, ni de l'Entre-Sambre-et-Meuse, qui étaient entièrement à la discrétion des Bourguignons.

Somme toute, la démonstration de M. Coenen se réduit à établir, par des rapprochements avec d'autres chroniques, que dans trois passages d'Adrien d'Oudenbosch, les mots « ceux de Franchimont et du Rivage » indiquent le groupe le plus important des fugitifs. Si deux de ces passages peuvent supporter cette interprétation, le troisième la contredit énergiquement et embarrasse fortement les adversaires de la thèse traditionnelle. Dans ce dernier ⁽¹⁾, le moine de Saint-Laurent raconte que des contingents assez importants de soldats bourguignons étant rassemblés à Tongres, les Liégeois réquisitionnèrent ceux de Franchimont et du Rivage et les logèrent dans les maisons des citains. Ils firent « crier au perron (proclamer officiellement) que tous les fugitifs devaient rentrer dans les trois jours, sinon qu'ils seraient traités comme ennemis, et semblablement les chanoines absents reçurent l'ordre de revenir ». Ces détails prouvent bien que ceux du Rivage et de Franchimont sont des hommes étrangers à la ville. M. Coenen hasarde, il est vrai, une autre interprétation : pour lui « les proscrits de Franchimont n'étaient pas tous revenus en septembre ou bien, dans l'intervalle de six semaines, beaucoup étaient retournés dans leurs huttes où ils trouvaient à s'occuper aux travaux des bois et des forges ». Peut-on supposer cela de la part d'hommes qui, venus le 10 septembre supplier le légat Onufrius d'intercéder pour eux, s'écriaient qu'il leur était impossible de reprendre le chemin de l'exil et de retourner à demi-morts dans les bois, et qui clamaient que cet exil leur était plus dur que la mort ? Ces misérables accablés par la faim, la soif, à peine vêtus, auraient volontairement prolongé leur absence, loin de leurs épouses, de leurs fils, de leurs maisons, ou encore ils seraient

(1) ... Crevit ibi (à Tongres) numerus armigerorum. Quod videntes, Leodienses demandaverunt illos de Franchimont et de Rivagio et posuerunt eos in hospitiiis civium et fuit clamatum quod qui essent extra redirent infra tres dies, alioquin haberentur tunquam inimici et simillites *demandati* fuerunt canonici absentes.

de bon gré retournés vers leur gehenne, pour se livrer aux rudes travaux de bûcheron ou de charpentier, auxquels les artisans citadins n'étaient nullement préparés ! Tous leurs discours au légat protestent contre cette conjecture. Il faut du reste tenir compte aussi du sens spécial du latin *demandare*, qui signifie appeler par ordre, réquisitionner. Cette réquisition s'explique très bien puisqu'en vertu de traités formels, les habitants du marquisat sont tenus de prendre part à la défense de Liège. Ils partagent cette obligation, dit le *Patron de la Temporalité* ⁽¹⁾, avec ceux du ban de Sprimont, de Seraing, d'Angleur, de Fétinne et de la Boverie, ceux de la vouerie de Fléron, de Jupille, de Grivegnée, de Verviers, de Cerexhe, d'Evegnée, de Herstal, de Vivegnis, de Milmort, de Harens, d'Ans, d'Awans et de Loncin et sont pour cela tenus quittes du tonlieu ou impôt de douane dû pour toutes les denrées entrant dans la Cité. Tous ces villages, sauf ceux du Rivage et du Franchimont, étaient occupés par l'ennemi et les citains aux abois ne se firent pas faute d'invoquer, pour le salut de la ville, l'aide des seuls alliés qui échappaient encore à l'étreinte du Téméraire.

L'opinion de M. Coenen qui soutient que la sympathie mutuelle existant entre Liégeois et Franchimontois s'est simplement exprimée par la généreuse hospitalité que ceux du marquisat ont offerte aux malheureux proscrits de la ville, est contraire à toute vraisemblance. Elle ne tient pas compte des faits les mieux établis. L'intervention des bans du Franchimont dans la lutte de Liège contre Louis de Bourbon remonte au début même des hostilités. C'est l'affaire du perron de Sart, élevé par les citains sans l'autorisation du prince en l'an 1458, qui provoque les premières querelles ; d'anciens comptes communaux de Verviers prouvent la participation de ce ban dans l'attaque contre Limbourg et contre Herve en 1465. Et le duc de Bourgogne lui-même distingue si bien les Franchimontois parmi ses ennemis, qu'il leur impose, après Brusthem, un traité de paix spécial ⁽²⁾, et que les receveurs qu'il a nommés pour administrer les biens confisqués aux vaincus classent ceux-ci en trois groupes : ceux du pays de Liège, ceux du pays de Looz, ceux de la chàtellenie de Franchimont. Et cette attention spéciale du vainqueur s'explique aisément : il ne craint pas tant le marquisat à cause de sa population ou de sa richesse, mais parce que c'est un producteur de fer, un arsenal pour les Liégeois ; et la clause principale du traité qui lui est imposé en

(1) *Coutumes de Liège*, tome I, p. 318.

(2) *Recueil des Ordonnances de la Principauté de Liège*, 1^e s., p. 629.

1467 est précisément la défense absolue de forger désormais des armes. C'est pour la même raison que l'alliance des cinq bans compris entre la Vesdre et la Hoëgne, si peu peuplés qu'ils fussent, était regardée comme si précieuse par les citains. Aussi bien, un seul fait suffit pour renverser toute la théorie de M. l'abbé Coenen : des comptes de receveurs bourguignons de 1469 font mention d'habitants d'Esneux qui furent tués à Brusthem et on trouve, dans un registre aux œuvres de la cour de justice de Theux (année 1508-1512, fol. 68) la mention d'un habitant de Polleur nommé Johanchonet, fils Le Clercq Masonet de Sart, « mort au combat de Lantin ».

* * *

La démonstration que nous tentons, pour être complète, doit aussi rencontrer les arguments développés par Joseph Demarteau pour montrer l'invraisemblance de la tradition qui attribue aux Franchimontois la gloire du coup de main de la nuit du 29 octobre 1468.

« Il serait étrange, dit cet écrivain, que dans la ville dont la destruction était annoncée pour le lendemain, si le coup ne réussissait, on se fût entendu pour laisser à des étrangers l'honneur de sauver Liège ; il serait étrange que Josse de Straihle n'eût pas été suivi, dans cette expédition, d'une partie au moins de ces bannis liégeois, ses compagnons habituels dans vingt autres rencontres ; plus étrange encore que pour un coup de main exécuté dans l'ombre et malgré les intempéries d'une dernière nuit d'octobre, pour un coup de main dont la réussite demandait le plus possible de connaissance des lieux, on eût préféré des hommes qui ne pouvaient les connaître. Plusieurs auteurs ajoutent qu'on avait choisi, pour aller devant, ceux des combattants qui possédaient le parler bourguignon : n'était-ce pas encore dans la grande ville, en rapport de commerce avec l'étranger, bien plus que parmi les campagnards du ban de Theux qu'on a dû trouver cette pratique de l'idiome bourguignon ? »

La connaissance des lieux et du parler bourguignon étaient en effet indispensables, pour les huit ou dix hommes qui furent choisis pour mener la petite troupe des assaillants au combat, mais n'était nullement nécessaire pour tous les braves qui voulaient tenter l'escalade des rochers qui séparaient alors Falconpire (1)

(1) C'est la forme ancienne du nom de ce flanc méridional de la montagne de Sainte-Walburge. Cette dénomination a passé au fond du ravin, sous la forme altérée de « Fond-Pirette ». — Falconpire, dit M. Kurth (*La cité de Liège*, III, 324), signifie la même chose que « Roche aux faucons » et exprime par là d'une manière saisissante et pittoresque l'aspect qu'avaient alors les lieux.

du sommet de la montagne de Sainte-Walburge. Pour choisir ces derniers, l'habitude des montées ardues, le « pied montagnard » était peut-être un titre de recommandation aussi sérieux que la connaissance de la langue parlée dans le camp du Téméraire. Car il y avait dans l'armée bourguignonne des hommes de toutes les nationalités : des Flandres, du Hainaut, de la Picardie, de la Bourgogne, de la Savoie, de la Hollande, de l'Angleterre et aussi du duché de Limbourg, pays immédiatement voisin du marquisat, si bien que tous ces mercenaires « hennissant après le butin », selon la forte expression de Mélart, pouvaient à peine se reconnaître.

Si nous croyons que les milices du Franchimont formaient le gros des assaillants, nous ne nions pas que beaucoup de Liégeois et surtout les bannis qui escortaient d'ordinaire Gossuin de Streel participèrent à la glorieuse sortie. En confiant d'ailleurs aux troupes venues du marquisat la mission d'assaillir à l'improviste le camp du Téméraire par un côté moins bien gardé, les Liégeois n'abandonnaient nullement à des étrangers leur dernier moyen de salut. Car une armée de plusieurs milliers d'hommes devait attaquer de front l'avant-garde bourguignonne, du côté de la porte de Sainte-Walburge, et c'est ainsi qu'Onufrius peut parler sans exagération de quelques milliers de combattants. Nous, qui connaissons la suite des événements, nous accordons, sans aucune réflexion, le beau rôle à la petite troupe postée en Falconpire. Ce n'était peut-être pas le sentiment de ceux qui devaient participer à la suprême bataille de Sainte-Walburge. L'attaque de front n'eut pas lieu : vraisemblablement les premiers Liégeois qui avaient terminé l'ascension de la côte de Falconpire et qui avaient débouché sur le plateau furent-ils découverts trop tôt et peut-être bon nombre des braves conduits par Gossuin de Streel n'eurent-ils même pas le temps d'achever l'ascension et durent-ils battre en retraite sans coup férir !

Il serait au contraire invraisemblable de supposer que les citains de Liège aient pu soutenir seuls, sans appeler les alliés qui étaient astreints à les renforcer, la dure lutte contre les quarante mille hommes du Téméraire. Depuis trois ans, le sang liégeois coulait à flots ; il avait largement arrosé la plaine de Montenaeken où les vaincus laissèrent de 1800 à 2500 morts ; la plaine de Brusthem où périrent plus de 4000 soldats ; la plaine de Lantin où succombèrent de 1500 à 2000 Liégeois. La sortie de Saint-Léonard fut aussi très meurtrière. Ajoutez à cela le dépeuplement provoqué

par les exils volontaires ou forcés, par le départ des émigrés partisans de l'évêque qui avaient établi, dit Onufrius, un camp retranché à Fooz où se trouvaient environ deux mille hommes. Après la défaite de Lantin, il y eut dans la Cité une panique terrible ; une grande partie de la population s'enfuit et il ne resta à l'intérieur des remparts que les plus audacieux, ceux qui préféraient la mort à un nouvel exil, ceux aussi qui avaient la certitude, comme les Franchimontois, de trouver, lorsque tout serait perdu, une retraite sûre et rapide dans les vallons et les fourrés tout proches de leur canton natal. Car aucun soldat ennemi n'avait encore osé franchir la Meuse.

Les défenseurs de l'ardente Cité ne revenaient hélas ! pas à la vie, comme Anthée, chaque fois qu'ils tombaient mortellement frappés sur le sol aimé de la patrie. La benoite Vierge, ni le glorieux Saint-Lambert, les patrons célestes de Liège, ne lui rendaient pas les légions perdues et ne ressuscitaient pas les milliers de citains qui dormaient leur dernier sommeil dans les plaines ensanglantées de la Hesbaye. L'infortunée Liège, qui ne devait pas contenir avant la guerre plus de vingt à trente mille âmes, n'avait pu sans secours étranger soutenir si longtemps un aussi admirable effort.

* * *

Il me reste à rencontrer deux dernières objections que n'ont pas encore soulevées jusqu'à présent les adversaires de la tradition, bien qu'elles nous apparaissent comme les plus troublantes et les plus sérieuses.

La population du marquisat de Franchimont était-elle assez nombreuse pour envoyer, en 1468, un contingent de sept à huit cents hommes, ainsi que le rapporte Philippe de Commines ? Nous avons évalué, dans un travail paru récemment ⁽¹⁾, le nombre des chefs de famille du marquisat, vivant à cette époque, à 650 ou 700. Mais il y avait, dans ce canton comme ailleurs, une partie de la population qui était restée loyaliste, et il devient dès lors difficile d'accepter le chiffre donné par Commines, à moins d'admettre qu'un certain nombre de bannis n'aient complété le contingent. Aussi bien, nous avons déjà fait remarquer combien il faut être sceptique à l'égard des chiffres qui nous sont révélés par les chroniqueurs. Jamais ils ne sont concordants et l'épisode des Franchi-

(1) *Notes sur la domination bourguignonne dans la principauté de Liège* dans le Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, t. 42, p. 36.

montois nous donne un exemple remarquable de ces variations : le chiffre traditionnel, celui de 600, est donné par Philippe de Commines : Adrien d'Oudenbosch et Jean de Looz parlent de 300, Thierry Pauwels de 300 à 400, Basin de 400 et Onufrius de quelques milliers en comptant, comme nous l'avons dit, ceux qui devaient attaquer l'armée de front du côté de la porte de Sainte-Walburge. Même contradiction pour ce qui concerne les morts : Philippe de Commines dit qu'ils périrent presque tous ; cette affirmation s'atténue déjà beaucoup chez Adrien d'Oudenbosch qui rapporte que beaucoup furent tués et que les autres prirent la fuite. Au rapport du légat Onufrius, douze des plus dévoués gardes-de-corps du duc furent tués et environ deux cents blessés gravement ; quant aux Liégeois, ils se retirèrent sains et saufs dans la Cité, lorsque l'alarme eut été donnée à toute l'armée ennemie. Et le sire de Haynin n'avoue que la mort de quatorze Liégeois.

Il est bien difficile de se faire une opinion en présence de relations aussi contradictoires. Evaluer le nombre des combattants était d'ailleurs impossible puisque l'attaque fut tentée par une sombre nuit d'octobre et qu'il n'est pas certain que les six cents ⁽¹⁾ braves qui tentèrent l'assaut par Falconpire parvinrent jusqu'au sommet de la montagne. Sinon la mêlée eût été incontestablement plus meurtrière que ne le dit Onufrius.

* * *

Ce qui paraît encore plus inexplicable, c'est que la tradition locale ait complètement ignoré le beau fait d'armes des Franchimontois. On fouillerait vainement les archives de Theux, de Verviers, de Sart, de Spa, de Jalhay, pour retrouver une allusion au célèbre combat. Les documents officiels de la Cité ne sont pas plus explicites. Bien mieux : chaque fois que les percepteurs du tonlieu méconnaissaient les privilèges des Franchimontois et qu'il devenait nécessaire de proclamer à nouveau les faveurs consenties à ceux-ci, les communautés du marquisat rappelaient les secours militaires qu'elles avaient toujours fidèlement envoyés à la métropole, mais elles ne signalèrent jamais spécialement l'exploit de

(1) Nous donnons la préférence à ce nombre parce que Commines indique la source qui vérifie son affirmation : il tient ces détails d'un des guides qui montraient le chemin aux assaillants ; c'était le propriétaire même de la maison où était descendu Charles le Téméraire. Il fut mortellement blessé, mais le chroniqueur était présent lorsque le moribond fut interrogé après l'alerte.

Sainte-Walburge. Les privilèges qui leur sont confirmés par Louis de Bourbon le 28 août 1480, par Jean de Hornes le 7 décembre 1495, par Erard de la Marek en 1514, par le Chapitre Cathédral en 1542, par Georges d'Autriche en 1545, par le Conseil de la Cité en 1550, pour ne citer que les plus anciens, n'ont pas non plus invoqué ce fait, qui devait cependant assurer aux gens de Franchimont l'éternelle reconnaissance des Liégeois.

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'on voit enfin se répandre un peu la connaissance de ce mémorable événement et que les Franchimontois instruits commencent à chanter la « gloire immortelle de leurs aïeux ». C'est dans les écrits de Philippe de Commines, de Fisen, de Bouille, de Foullon que les hommes un peu lettrés retrouvent avec une admiration étonnée le fil rompu du souvenir. Au siècle suivant, Dewez, Villenfagne, de Gerlache et surtout Polain claironnent la renommée des Six cents Franchimontois ; désormais le coup de main de Sainte-Walburge devient un épisode classique de notre histoire nationale et l'on commence à se disputer l'honneur de cette chevaleresque équipée.

Longtemps, cette constatation, bien plus que les travaux de Demarteau et Coenen, m'avait fait accueillir avec scepticisme la tradition des Six cents Franchimontois.

Si, à présent, cette objection ne m'écarte plus de l'opinion généralement admise, c'est parce que j'estime que nous apprécions l'attaque de Sainte-Walburge avec des sentiments tout autres que les contemporains qui vécurent ces temps de malheurs.

Je crois que les Liégeois et les Franchimontois qui marchèrent contre les troupes du Téméraire seraient bien étonnés du bruit fait autour de ce seul fait de Sainte-Walburge. En tentant ce coup de main du 29 octobre, ils répétèrent tout simplement ce qu'ils faisaient depuis les débuts de cette funeste campagne. « Les Liégeois, écrit Jean de Marsille, baillaient chascune nuyt plusieurs alarmes, ouvraient leurs portes pour saillir sur nous, mais ils nous trouvoient si prêts et si près d'eulx qu'ils se rebutoient incontinent dedans leurs portes. Ils ont fait par aultres portes plusieurs aultres saillies de nuyt, tant sur Philippe, monseigneur de Savoie, que sur monseigneur d'Arque, de Beauchamp et d'autres et nous avons perdu des gens de bien et plusieurs blessés. » Et les alertes se succédaient si régulièrement chaque nuit, que les soldats du Téméraire passèrent les trois jours et les quatre nuits antérieures au 29 octobre « toujours armés, sans dormir et peu mangiés et leurs chevaux logiés à la pluye, sous les arbres et

jardins ». Le dernier soir, le duc se croyant dans une retraite inaccessible, avait enfin ôté ses armes et permis à ses soldats de se désarmer aussi « pour eux refreschir ».

Les braves et frustes combattants qui gravissaient Falconpire songeaient bien peu aux conséquences immenses que le succès de leurs armes pourrait avoir sur l'histoire du monde ; ils marchaient à l'assaut comme ils l'avaient fait hier et avant-hier, comme marchaient aussi, par d'autres chemins, d'autres troupes amies, sans nullement s'imaginer qu'ils avaient été envoyés à une place d'honneur, sans considérer leur poste comme le plus périlleux. Ils échouèrent hélas ! et rentrèrent dans la cité, la rage au cœur, désespérés, sans la consolation de penser que leur dernier engagement avec l'ennemi passerait un jour à la postérité comme la plus sublime preuve de patriotisme, sans se douter qu'ils avaient eu la chance de trouver comme témoin de leur courage un des premiers écrivains de France. C'est par Commines et non par la reconnaissance de leurs contemporains que cette gloire posthume leur fut assurée, parce que le danger personnel couru alors par le brillant chroniqueur lui fit donner à cette rencontre un relief tout spécial, une couleur épique qui lui valut une place de faveur dans le souvenir des hommes lettrés. Mais longtemps le peuple liégeois, à l'exception de quelques clercs, ignora qu'un historien de France lui avait sauvé de l'oubli une des plus belles pages de ses fastes militaires. Le souvenir du coup de main tenté contre Charles le Téméraire et Louis XI se perdit très vite, comme les autres incidents de cette fatale année 1468, car les nouvelles catastrophes qui illustrent tristement le règne de Jean de Hornes vinrent aussitôt distraire tous les esprits et provoquer d'autres colères et d'autres regrets. Et je ne pense plus, comme je le crus tout d'abord, que le fait qu'une troupe de Franchimontois avait été postée sur les degrés de la Cathédrale avec les bannières de la ville, certains notables de la Cité et quatre hommes de chacun des trente-deux métiers, lors de la joyeuse entrée de Jean de Hornes, le 7 novembre 1484, doive être retenu comme une preuve de l'estime particulière que les citains gardaient aux gens du marquisat. Car la présence des milices du Franchimont était aussi imposée par les conventions à chaque inauguration des nouveaux princes-évêques.

* * *

Certes, nous avons cent fois raison d'exalter l'héroïque dévouement des Six cents Franchimontois et de réchauffer, par leur souvenir, l'ardeur patriotique de nos jeunes générations.

Mais en les donnant en exemple comme un symbole du plus pur amour de la patrie, honorons aussi, par eux, tous ceux qui ont alors versé leur sang avec la même simplicité, la même vaillance, la même intrépidité, mais dont les exploits n'ont pas trouvé d'annaliste.

Il y eut, dans la lutte frénétique que soutinrent nos pères contre des ennemis dix fois plus nombreux et mieux armés, des minutes plus pathétiques que l'assaut final de la montagne de Sainte-Walburge.

Combien plus émouvante est, par exemple, la mort de Jean de Hornes, dit de Wilde, après la sortie du 27 octobre ! L'intrépide capitaine avait perdu le poing droit dans la bataille. Il trouva la porte de Saint-Léonard fermée lorsqu'il parvint péniblement jusqu'aux remparts de la ville. Il se dissimula parmi les morts et, quand l'ennemi eut regagné ses campements, il se traîna sur les genoux et sur la main qui lui restait jusqu'à une échelle, qu'il put gravir par des prodiges d'énergie, pour enfin tomber, baigné dans son sang, et mourir apaisé dans le sein de sa chère Cité.

Quels prodiges de valeur les Liégeois conduits par un tel chef ne déployèrent-ils pas dans cette même attaque où ils refoulerent si longtemps les légions éperdues du Téméraire !

Plus poignant encore est le dernier épisode de la bataille de Lantin du 22 octobre. Sourds aux conseils de leurs chefs, cinq mille Liégeois s'étaient, ce jour là, précipités à la rencontre des Bourguignons. Mais leur multitude indisciplinée ne put tenir longtemps contre les solides bandes du duc, et cette équipée se termina par une lamentable et meurtrière déroute. Les fuyards jettent l'alarme dans la Cité et crient que les ennemis sont à leurs trousses et seront bientôt à l'intérieur des remparts. Le prince-évêque et le légat Onufrius, qui étaient encore dans la ville, se réfugient dans la grande tour de l'église de Saint-Lambert avec les plus vieux prêtres, des femmes et des enfants. Ils contemplent de là le pitoyable spectacle de ce peuple menacé de mort, fuyant les uns vers les églises, les autres vers les îles de la Meuse, emportant sur le dos leurs meubles les plus précieux, se bousculant pour parvenir aux barquettes qui leur permettront de gagner l'autre rive du fleuve, tandis que les plus affolés se précipitent à la nage vers la retraite.

Il n'y avait plus un seul défenseur sur les murs et les Bourguignons auraient pu, ce jour là, gagner Liège sans coup férir. S'ils ne le firent pas, dit Onufrius, c'est parce qu'une troupe de cinq

cents fantassins liégeois se retranchèrent, après la défaite, dans le village et l'église de Lantin. Ils résistèrent jusqu'au soir aux attaques sauvages des vainqueurs qui n'osèrent pas s'aventurer jusque dans la ville en laissant derrière eux ces redoutables adversaires. La lutte fut sans merci. « J'oïs dire à aueuns, rapporte Haynin, que dedens ledit moustier il y furte tués par monchiaus l'eun sur l'autre et qu'on y eut bien marché dedens le sang jusques à genous ». Finalement l'incendie eut raison de ceux qu'avaient épargnés l'artillerie ou les épées des Bourguignons et pas un seul des assiégés n'échappa à la monstrueuse tuerie, arrachant à leurs vainqueurs eux-mêmes des cris d'admiration :

« Le samedi devant la saint Simon, mande Jean de Marsille, nous vinsmes environner un village et assaillir un fort moustier où s'estoient retrais pour nous pourter domaige environ 500 Liégeois. Et les conduisoit ung chevalier le capitain, *bien vaillant homme*, et fut assiégé nostre artillerie devant ledit moustier, qui estoit fermé, à l'environ de certains parois et furent là faictes de grans vaillance de part et d'autre et se vendirent bien les villains. Lesquelz à la fin y demorarent tous mors avec leurdit capitain. Et ne print on point cedit jour ung seul prisonnier, ains fut tout mis à l'épée ; nous y perdismes peu de nos gens, mais il y en eut des blessiez et fut brûlé ledit moustier et village. »

Si l'ardente Cité prolongea huit jours encore sa résistance épique, si un massacre plus épouvantable encore que celui du 30 octobre fut évité, parce qu'une grande partie de la population avait pu fuir, du 22 au 29 octobre, avant l'irruption des massacreurs bourguignons, c'est grâce au sublime sacrifice des braves qui trouvèrent dans l'église de Lantin un trépas si cruel.

Sans ces héros méconnus, l'exploit des Franchimontois n'eût pas été possible.

Il est donc juste que ce soit de la terre de Franchimont que parte le premier appel pour associer, au juste hommage qu'on se propose de rendre aux combattants de Sainte-Walburge, les admirables soldats qui s'immolèrent tous jusqu'au dernier, sous le fer et les flammes, dans l'humble église de Lantin.

EM. FAIRON.

Pepinster, 24 décembre 1913.



TRADITIONS D'ENTRE SAMBRE ET MEUSE

recueillies par Louis Loiseau

II

Rondes et Chansons

DEUXIÈME SÉRIE (1)

17. Au pont du Nord

Au pont du Nord un bal y est donné Au pont du
Nord un bal y est donné.

Au pont du Nord, un bal y est donné.
Adèle demande pour aller voir danser.
— Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser.
Adèle s'en va et se met à pleurer.
Son frère arrive dans un bateau monté :
— Bonjour, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?
— Maman n'veut pas que j'aïlle au bal danser.

(1) La première série a été publiée ci-dessus t. XXI (1913) p. 253.

— Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée.
Au pont du Nord elle se met à danser.
Elle fait trois pas et la voilà tombée.
Elle fait trois pas et la voilà noyée.
Les cloches de mort se sont mises à sonner.
La mère demande pour qui les cloches sonner.
C'est pour Adèle, pour votre fille aînée.
Voilà le sort des enfants obstinées !

Stave.

18. Là-haut sur la montagne (1).

Là-haut sur la montagne J'ai enten-
du pleu- rer Ah ! c'est la voix de ma maî-
tres - - - se Je vais mon- ter la conso-
ler.

Là-haut, sur la montagne,
J'ai entendu pleurer.
Ah ! c'est la voix de ma maîtresse,
Je vais monter la consoler.

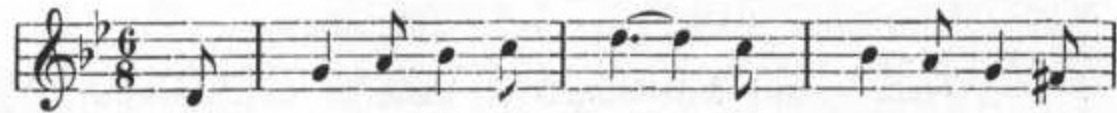
— Ah ! qu'avez-vous donc, belle,
Si fort que vous pleurez ?
— Ah ! si je pleure, c'est de tristesse.
Et du regret d'avoir aimé.

(1) Voyez variante de Hermée, ci-dessus t. V (1897), p. 74. — La chanson du t. II p. 205, renseignée par les tables sur le même vocable « Là haut dans la montagne » (le titre porte par erreur « sur la montagne ») a un autre sujet : les Misères du ménage.

— Aimer n'est pas un crime
Dieu ne le défend pas.
Il faut avoir cœur comme une pierre
De dire : Amant je n't'aime pas !

Namur.

19. *La fille pressée* (1).



Djè vou-reus bin ma mère Djè voureus bin m'ma-
A-veu m'pè-tit com-père Et djè n'sé commint



rier
fé C'est in si djoli djone homme Moman dj'voureu bin l'a-



wè Dè- puis qu'il a s'roudje ma-ronne Djè n'sus contint qu'quand



dj'el vwès.

Djè voureus bin ma mère,
Djè voureus bin m'marier.
Aveu m'pètit compère,
Et djè n'seus comint fé.
C'est un si joli djone homme !
Moman, d'voureus bin l'awè.
Depuis qu'il a s'routche maronne
Dè n'sus content qui qwand dj'el vwès.

(1) *La fille pressée*. — 1. Je voudrais bien, ma mère, Je voudrais bien me marier. Avec mon petit compère, Et je ne sais comment faire. C'est un si joli jeune homme! Maman, je voudrais bien l'avoir. Depuis qu'il a sa rouge culotte, Je ne suis contente que quand je le vois.

2. — C'est donc pour sa rouge culotte Que vous voudriez ce compère là? Mais quand on cherche un homme, Faut regarder plus loin que ça. Vous n'êtes encore qu'une Marie, [qu'une marionnette, trop petite, trop jeune] Et vous voudriez vous marier! A-t-il pour payer ses braies? C'est ça qu'il faut vous demander.

3. — Je ne saurais plus attendre Il me faut mon compère François. Il n'a ni ferme ni rente Mais je le veux tel qu'il est. Hier au soir, debout sur (contre) la porte, Sans

— C'est don pou s'routche maronne
Què v'vouriz c'compère là ?
Més qwand on cache un homme
Faut rwéti pus lon qu'ça.
Vos n'estez co qu'eune maràye
Et v'vouriz vos marier !
A-t-i pou payer ses brâyes ?
C'est ça qu'i vos faut d'mander.

— Djè n'sareus pus ratinde,
I m'faut m'compère Françwès !
I n'a ni cinse ni rinte,
Més dj'el veus tel qu'il est.
Hiér au nut, stampé d'sus l'huche,
Sins balancer, i m'a dit
Qu'i faurent bin qu'i m'oyuche.
Et bin, mi, dj'a dit comme li.

— Vos n'sauriz nin fait l'soupe,
Vos n'sauriz nin filer
Ni lin, ni tchanve, ni stoupe,
Et v'vouriz vos marier !
Ah ! si vos estiz marièye,
Vos n'sauriz seul'mint, Mad'lon,
R'keûse un bouton à s'maronne.
Ainsi à què pinsez don ?

— M'imbarrasse nin, ma mère
M'imbarrasse nin d'tout ça.
S' dj'aveu m'pètit compère
C's'reut l'mwins des imbaras.
Qwand on est tous deux achène,
C'què iun n'seut fait l'aute el fait.
Ascoutez vos fiye Mad'lène
Çu qu'elle vos dit est bin vrai.

Chimay.

balancer (tergiverser) il m'a dit Qu'il faudrait qu'il m'eût. Et bien moi, j'ai dit comme lui.

4. — Vous ne sauriez pas faire la soupe, Vous ne sauriez filer ni lin, ni chanvre, ni étoupe Et vous voudriez vous marier! Ah! si vous étiez mariée, Vous ne pourriez seulement, Madelon, Recoudre un bouton à sa culotte. Ainsi, à quoi pensez-vous donc ?

5. — [Je ne] m'embarrasse pas, ma mère, [Je ne] m'embarrasse pas de tout ça. Si j'avais mon petit compère Ce serait le moindre de mes imbaras. Quand on est tous deux ensemble Ce que l'un ne sait faire l'autre le fait. Ecoutez votre fille Madeleine, Ce qu'elle dit est bien vrai.